

Sur les pas de Saint Vincent

Pedro OPEKA, CM

Dans ce lieu prestigieux qu'est l'Union Européenne, nous voulons aujourd'hui témoigner de la force spirituelle de St Vincent de Paul et de son charisme si particulier. Son engagement, ses idées, ses gestes d'amour au service des plus pauvres, ont dépassé les frontières de la France pour se répandre partout dans le monde, dans plus de 100 pays. Saint Vincent, c'est une idée qui s'est transformée en action au service de l'humanité. Aussi a-t-elle le droit d'avoir sa place dans ce lieu d'échange multiculturel des Nations.

Nous fêtons avec une grande joie les 400 ans du début du choix de St Vincent de Paul en faveur de la charité envers le prochain. À Châtillon-sur-Chalaronne, en 1617, Vincent a été confronté au moment de célébrer l'Eucharistie au cas dramatique d'une famille dont tous les membres étaient malades. Il comprend alors qu'il ne peut dire la messe sans aller d'abord vers ces pauvres qui attendent un secours immédiat.

Que fait-il ? Il demande à des dames qui se trouvent autour de lui d'aller porter secours à cette famille pendant qu'il officiait.

Ainsi naît sa première œuvre de charité, on pourrait dire son œuvre sociale. Cela s'est fait grâce à l'acceptation de ces femmes de bonne volonté prêtes à assumer leurs responsabilités d'être humain et de chrétiennes.

Saint Vincent de Paul, comme tous les grands Saints, est un homme comme les autres. Il a dû à un moment de sa vie faire un choix, un choix catégorique pour être en accord avec la foi qu'il prêchait aux autres.

Ce charisme commence donc à Chatillon. Le grain était semé. Il continuera de germer de la plus belle des manières tout au long de sa riche vie.

Nous connaissons la suite : Monsieur Vincent comme on le surnomme suscitera par ce charisme inouï la vocation de nombreux laïcs, hommes et femmes, prêts à aller secourir les pauvres. Tous les pauvres sans distinction : Ceux qui se trouvent sur sa route et ceux qu'on lui envoie.

Après cette mission en compagnie des laïcs, la tâche n'est pas achevée (elle ne le sera jamais !) il se met à réunir des prêtres, ceux qui veulent le suivre dans cette aventure la plus belle et noble qui soit : Approcher le pauvre, lui tendre la main, le relever, l'aimer.

Je ne m'étendrai pas sur la galerie merveilleuse des actes de vie de Saint Vincent. Ces *fioretti*, nous les connaissons, sa vie est si bien connue désormais, les biographes et les savants ont levé tellement de voiles sur cette vie. Je voudrais seulement, quant à moi, comme missionnaire lazariste à Madagascar depuis 1970, évoquer ce charisme de St Vincent de Paul que nous avons, lazaristes ou d'autres congrégations, voulu vivre avec les plus pauvres de nos frères et sœurs à Madagascar. Tant d'autres frères missionnaires de par le monde pourraient aussi raconter leur histoire, riche d'enseignement pour nous tous. Je ne porte pour ma part témoignage que de l'engagement des prêtres et filles de la Charité, de tous ceux de la famille Vincentienne à Madagascar.

St Vincent de Paul, de son vivant, avait rêvé d'envoyer ses premiers missionnaires à Madagascar. Au-delà de l'avoir rêvé, il l'a fait et ses premiers missionnaires héroïques P. Nacquart et P. Gondrée arriveront en 1648 à Fort Dauphin dans le sud de la grande île.

Cette mission que St Vincent portait dans son cœur, nous savons combien elle fut difficile à cause du climat et du paludisme qui décimait tous les missionnaires durant les quelques 25 ans que

dura la Mission au 17ème siècle. Il faut vraiment rendre hommage à ces premiers missionnaires lazaristes qui partaient en sachant qu'ils faisaient là un voyage sans retour mais qui partaient tout de même parce qu'ils portaient dans leur cœur l'Évangile de Jésus. Ils voulaient partager cet Évangile avec les plus pauvres de Madagascar et voulaient vivre le charisme de St Vincent de Paul avec un amour sans limites pour les plus pauvres, dans le plus grand respect, habités par une approche humble et simple afin que ce soit l'amour et la grâce de Dieu qui se manifestent en tout premiers.

Nous sommes aujourd'hui les héritiers de cette mission commencée en 1648. Ensuite la présence de missionnaires de St Vincent de Paul fût stoppée pendant un peu plus de deux siècles (1675-1895).

Le retour des enfants de St Vincent de Paul en 1896 fût un nouveau défi relevé avec beaucoup de courage et de foi. La partie sud de Madagascar a été ainsi confiée à la congrégation de St Vincent de Paul pour l'animation spirituelle et la création de plusieurs diocèses : Fort Dauphin, Farafangana, Ihosy, Tulear et Morobe.

Les prêtres missionnaires et les Filles de le Charité ont travaillé là avec amour, abnégation et foi. Ils vivaient tout près de la population et rencontraient tous les maux que subissait le peuple malagasy, c'est-à-dire le paludisme, la bilharziose, les parasitoses, la tuberculose. Ils vivaient aussi avec un régime alimentaire modeste et très pauvre, tout comme les gens à qui ils vouaient leur vie.

Cette présence de missionnaires de St Vincent de Paul fut d'une importance décisive pour le développement du sud de Madagascar, alors que cette région restait la plus sous développée, avec des famines régulières dues à l'hostilité de son climat, au manque de pluie, d'eau potable, d'infrastructures les plus élémentaires : aucune route goudronnée ne créait par exemple un accès vers le sud, et c'est ainsi que le sud a toujours vécu en autarcie, coupé du centre de l'île qui a toujours été plus chanceux jusqu'à aujourd'hui.

Avec toute leur bonne volonté, les missionnaires, prêtres et Filles de la Charité ont fait tout ce qu'ils ont pu dans cette région hostile à tous points de vue.

Une de leurs grandes difficultés consistait dans le travail d'approche des tribus de cette région. Il fallait les aider à comprendre qu'une nouvelle ère commençait, qu'il s'agissait de répondre aux besoins de leurs enfants, de toute leur jeunesse, de leur faire prendre conscience que certaines de leurs superstitions, de leurs coutumes ancestrales paralysaient leur propre épanouissement.

Bien sûr, les anciens missionnaires n'ont pas hésité à s'immerger corps et âme dans cette riche culture malgache de solidarité et d'entraide mais ils osaient aussi dire à leurs frères malgaches qu'aucune tribu, aucun peuple, ne doit s'ouvrir à un avenir meilleur. Une preuve parmi tant d'autres de la souffrance de ce peuple du sud de Madagascar, c'était la mort précoce. Celle des enfants, des mères et des pères.

En 1970, quand je suis arrivé à Madagascar, la moyenne d'âge était de 42 ans. Cela était la conséquence d'une mauvaise réponse aux problèmes de la santé primaire, au fait que beaucoup de ces enfants n'étaient jamais vaccinés ; en conséquence de quoi, ils étaient décimés par les maladies. À quoi il fallait ajouter les épidémies engendrées par la consommation de l'eau polluée.

Aujourd'hui, je voudrais rendre hommage à tous ces missionnaires qui, avec les faibles moyens de leur époque, sont allés aider, mus par la foi et l'amour leurs frères malgaches et chanter ensemble avec eux la louange du Dieu-Amour. Mais, hélas, ils étaient moins « armés » quand il s'agissait pour eux de s'attaquer aux problèmes de la sous-alimentation, aux maladies chroniques comme les diarrhées chroniques, la tuberculose ou le paludisme.

Nos missionnaires anciens, nos précurseurs sont allés visiter les villages dans la brousse, à pied, la plupart du temps comme tout le monde, ou bien en pirogue. Cela les a beaucoup rapprochés des gens,

les a aidés à se faire entendre, comprendre, puis aimer. Ces gens-là, nos frères et sœurs, ont alors fini par voir dans le prêtre, dans la religieuse, même s'ils étaient d'origine étrangère, l'annonce d'un progrès, d'une évolution, d'une forme de fraternité qu'ils n'avaient pas connu jusqu'alors.

Les missionnaires à peine arrivés dans leur hameau, on leur demandait de leur apprendre à prier, à se soigner, à donner des leçons à leurs enfants, car ces frères malgaches nourrissaient le désir, à la fois profond et parfois secret, d'avoir un de ces dispensaires tenus par des religieuses et une école pour apprendre à lire et à écrire à leurs enfants.

Expérience d'Akamasoa

Après avoir rendu hommage à tous ces missionnaires courageux, je voudrais évoquer l'expérience que nous avons commencée il y a 27 ans à Tananarive. Lorsque j'ai été nommé par ma congrégation comme directeur du scolasticat de St Vincent de Paul à Soavimbahoka, il m'est échu la responsabilité d'accompagner et de former une quinzaine de jeunes postulants prêtres malgaches pour notre congrégation. La pauvreté que j'ai vue d'emblée à Tana m'a bouleversé. Je ne pouvais pas croire ce que mes yeux voyaient.

Et c'est alors que j'ai proposé en toute sincérité à nos futurs prêtres de St Vincent de Paul, de commencer de vivre sans plus attendre, au cours de ces 10 prochaines années de formation, le charisme de St Vincent de Paul, de voir dans chaque pauvre le visage du Christ. Cela ne pourrait pas s'apprendre dans les livres, ni dans des cours de philosophie de la faculté, mais au contact réel et concret des pauvres qui nous entouraient.

Un jour j'ai découvert l'horreur en voyant la décharge où tant d'enfants et de familles pauvres essayaient de survivre en triant les déchets et les ordures de la ville. De même, il était insupportable de les voir survivre dans ces abris de fortune dans lesquels ils s'entassaient

avec leurs enfants. Cela m'a été insupportable d'accepter la tragédie de toutes ces familles oubliées et exclues. C'est à partir de cet électrochoc que j'ai voulu répondre par une action concrète afin d'aider ces familles à sortir de cette misère.

J'en ai parlé aux jeunes laïcs que je connaissais à Madagascar, que je réunissais régulièrement et qui étudiaient à l'université. J'ai aussi demandé à nos séminaristes de participer à leurs réunions les samedis et les dimanches, et d'aller visiter, avec nous, ces personnes qui souffraient sous nos yeux : ces plus pauvres des pauvres, ces personnes oubliées, exclues de toute société, ces chiffonniers qui vivaient le long des voies ferrées en centre-ville, ces familles qui survivaient autour de la décharge à Andralanitra.

Sans argent, sans aucun appui logistique d'aucune sorte, d'aucune aide internationale, mais avec la passion et la conviction que la pauvreté n'est pas une fatalité, nous avons commencé pas à pas à construire notre plan et notre façon de nous battre contre cette extrême pauvreté avec une extrême simplicité, ce qui évidemment surprenait plus d'un des fameux experts du développement intégral.

Cette expérience, nous l'avons commencée sans argent, sans aucun moyen, mais avec la foi et la conviction que Dieu n'oublie pas ses enfants et les familles les plus pauvres.

En tant que prêtre de la congrégation de St Vincent de Paul, c'était mon simple devoir humain et spirituel, l'appel de ma foi pour tendre la main à ce peuple des exclus de la rue et de la décharge, pour essayer d'améliorer leur vie et leur offrir un peu d'espoir et de fraternité. C'est là que nous avons commencé ce service, qui est finalement devenu un développement intégral, puisqu'il fallait répondre aux différents besoins de leur vie.

Nous avons commencé par un accueil dédié aux sans-abris. Ensuite, ce fût la construction de logements un peu plus dignes que les masures fragiles où ils habitaient auparavant dans la rue, les

premiers soins pour une population déjà très fragilisée et la garantie de l'octroi minimum d'un repas par jour aux enfants. De même, nous avons commencé à créer des emplois pour les parents puisque nous avons, dès le début, été clairs dans cette aventure communautaire en précisant que nous ne tomberions jamais dans l'assistanat, mais qu'on se relèverait et qu'on commencerait une vie plus digne grâce au travail, à l'école et à un règlement intérieur, une sorte de discipline communautaire pour apprendre à vivre ensemble sans violence.

Nous avons ainsi ouvert une carrière de granit où des centaines d'ouvriers ont commencé à s'attaquer à la montagne. Pour les enfants, nous avons construit des salles de classe afin qu'on puisse commencer de les éduquer.

Nous nous sommes parallèlement attaqués à l'aménagement de notre terre en construisant de nouveaux logements car il s'agissait des besoins les plus criants, avec un centre de santé et un dispensaire. Nous avons également commencé à créer des puits et un réseau de distribution d'eau potable en bâtissant des bornes fontaine, qui sont de précieuses garanties pour une bonne santé. Nous avons aussi entamé des travaux d'assainissement grâce à la création de routes d'accès, de caniveaux pour les eaux usées et les eaux de pluie, sans oublier la construction de centaines de latrines pour améliorer l'hygiène et la salubrité.

Nous avons en même temps initié, avec nos enfants de l'école, la plantation d'arbres sur une colline qui était déserte.

Nous avons tout de suite fortement sensibilisé les enfants au respect de l'environnement, à l'amour des arbres et des fleurs.

Nous étions aussi obligés, dans une ville où l'insécurité grandit d'année en année, de former nos propres groupes de sécurité pour veiller sur l'étendue de tous nos villages.

Nous avons été attaqués trois fois avec des armes de guerre.... Aujourd'hui, pour nos 13.500 enfants scolarisés et arraché à la rue et à

une décharge, nous avons été amenés à construire des infrastructures sportives qui par ailleurs bénéficient aussi à de nombreux enfants dans les écoles d'État ou privées d'alentour.

Nous avons aussi créé des lieux de prière, de recueillement, de recollection pour les groupes de jeunes ou pour des paroisses entières qui nous demandent, notamment pour les périodes précédant Noël et Pâques, l'usage de ces beaux lieux qui se trouvent dans les hauteurs d'Akamasoa.

Ce n'est pas tout. Nos morts n'ont pas été oubliés. Nous avons construits 4 cimetières puisque la mort est très présente parmi cette population pauvre et fragile mais le fait d'avoir enterré les pauvres avec amour, dans le respect et la culture de leurs ancêtres, nourrit cette confiance dans cette aventure pour sortir de la misère.

Tous ces projets s'accomplissaient en même temps. Est-ce qu'on peut séparer la vie d'une personne en petits morceaux : le corps humain et l'esprit qu'il l'habite ne font qu'un. C'est ainsi qu'en nous occupant de leur corps, ils étaient plus réceptifs pour les conseils humains, spirituels et de sagesse ancestrale que nous partagions avec eux.

À Madagascar existe ce proverbe si fort et si profond : « C'est l'esprit qui fait la personne ». Ce proverbe est écrit en pierre de granit dans la cour où je réside, tout près de la chapelle où une prière a lieu tous les soirs en compagnie de nombreux enfants.

Nous n'avons à aucun moment oublié ni le corps ni l'esprit. De tous ces travaux, de tous ces efforts, de nombreux livres parlent plus précisément mais je voudrais aujourd'hui me demander avec vous ici présents, et avec toute notre famille Vincentienne à travers le monde, quels sont les défis que nous avons encore à affronter aujourd'hui pour être à l'écoute des plus pauvres, découvrir les nouveaux visages, identifier les nouveaux pauvres dans chacun des pays où nous vivons ?

Nous devrions peut-être, nous tous, commencer par faire un état des lieux des injustices qui jettent des millions de gens dans la pauvreté.

Ensuite, comprendre les causes de ces injustices afin de bien identifier les solutions à mettre en œuvre. Et enfin, décider d'agir pour changer les structures et les systèmes qui ont produit cette misère. C'est là où précisément notre communauté a apporté son concours capital à la commission du changement systémique.

Nous devons aussi penser au défi que nous posent les millions d'enfants oubliés dans les rues des grandes villes dans le monde entier.

Nous devons aussi accepter de réfléchir sur le manque de respect, de dignité à l'égard des femmes dans de nombreux pays dans notre monde. La femme est toujours exploitée et opprimée, et pourtant c'est souvent elle, la première force dans la famille pour éduquer, changer la mentalité et sortir de la pauvreté.

Nous devons aussi humaniser ces lieux de souffrance où les gens laissent aller en déchéance leur esprit puisque la drogue, la prostitution, l'alcool, sont des prisons impitoyables qui assassinent l'âme. Humaniser ces lieux de désespoir s'avère si difficile et on se sent si souvent désarmé, et impuissant. Mais, comme chrétien, comme membre de la famille de St Vincent de Paul, avec l'Évangile dans notre main, nous ne devrions jamais céder à la panique, au désespoir ou à l'impuissance. L'esprit du Christ qui a habité St Vincent de Paul nous parlera et nous réveillera toujours à nos responsabilités.

Ce sont bien les nouvelles orientations et suggestions données par la dernière assemblée générale en juillet 2016 à Chicago avec l'élection de notre nouveau supérieur général, qui d'emblée nous a invité à suivre le charisme de St Vincent de Paul et de Louise de Marillac.

Créer des oasis d'espérance, c'est peut-être une première approche à une solution globale à la misère et au désespoir, car on ne pourra

jamais changer tout et tout de suite à l'échelle d'une grande ville ou pour toute une société, mais nous pouvons créer un peu partout ces petites oasis où les gens pourront retrouver la dignité, la joie de vivre dans la vérité, la justice et la fraternité.

À cause de ce bouleversement culturel et de cette vitesse inouïe du progrès scientifique et technologique qui nous bousculent et parfois nous désorientent, nous devons nous unir, réagir ensemble comme une famille, la famille Vincentienne, chercher d'abord le sens dans nos vies, identifier des objectifs concrets, puis accomplir les gestes et les actions qui puissent servir tout de suite aux pauvres et aussi à la jeunesse de notre temps. Pour cela, nous devons puiser dans l'Évangile et dans la spiritualité ainsi que dans les actions concrètes réalisées par St Vincent de Paul. Nous disposons aujourd'hui d'une connaissance beaucoup plus grande que nos prédécesseurs dans tous les domaines. Nous avons aussi plus de liberté d'action qu'autrefois et beaucoup plus de moyens pour approcher, écouter et aider tous ceux qui se trouvent hors de la communauté humaine au sens large (par exemple les drogués, les prostituées, les terroristes, les fanatiques de tous bords, tous les blessés de la vie qui ont tout perdu).

Face à cet énorme défi qui nous tombe dessus, nous devons certainement réfléchir ensemble, c'est-à-dire nous réunir, en évitant cependant de tomber dans l'impasse de la « réunionite » qui entrave l'engagement et les décisions concrètes et efficaces pour ceux qui ont besoin de nous, pour les aider à sortir de leur extrême pauvreté. En ce qui me concerne, je peux le dire sans erreur : mon bureau c'est la rue ! Là où je rencontre un pauvre, je peux et je dois trouver sur le champ la solution qui convient.

Chaque action décidée en commun doit aussitôt être suivie d'effet qui se traduise dans la vie réelle. Comment est-ce possible que tant de rapports bien ficelés, présentés dans un vocabulaire parfait acceptés d'un commun accord, finissent dans un tiroir ? La vérité est que, en dépit de ce que certains osent affirmer, la pauvreté ne recule pas ; bien au contraire elle progresse aussi bien dans les villes que dans

les campagnes. Nous connaissons les énormes vagues déferlantes de pauvreté qui ravagent la planète entière, les enfants malades, affamés et sans instruction, les parents complètement désorientés et sans emploi, sans la moindre sécurité pour assurer la vie de leurs enfants, les vieillards si abandonnés qu'ils n'attendent qu'une chose : une mort qui les délivre.

Faisons le point et regardons en face la réalité. Il y a un gouffre énorme entre les personnes qui luttent sur le terrain contre la pauvreté et celles qui sont dans les bureaux à l'observer ...de si loin. Ce gouffre, c'est l'écart qui sépare ceux qui au jour le jour travaillent sur le terrain avec les pauvres et ceux qui devant leur bureau compilent des chiffres et donnent des orientations et des directives. Ce gouffre pourra-t-il un jour être comblé ? De toutes mes forces et de toute mon âme, je veux le croire et je sais aussi que ce sera très difficile. Mais, j'ai une certitude : ce gouffre ne pourra jamais être comblé si nous, lazaristes, Filles de la Charité et Famille Vincentienne, ne prenons pas l'initiative de bousculer les idées, les lignes et les concepts des bureaucrates et technocrates.

Oui, je dis bien, qu'il nous faut, maintenant, avec la plus grande force d'âme, d'esprit et de cœur, bousculer les belles idées toutes faites concernant la pauvreté et le développement.

Nous n'avons pas la prétention de bousculer tout seuls cette inertie malade. Pourtant, nous, famille Vincentienne, issue du message et des actes d'un Saint si pragmatique, réaliste et efficace, nous sommes les premiers à pouvoir faire davantage, tout comme le disait St Vincent de Paul. Nous sommes conduits à annoncer l'Évangile aux plus pauvres et d'une façon effective. C'est peut-être cela la nouvelle évangélisation dont on parle tellement. L'Évangile n'est pas la propriété des baptisés. Il y a partout dans le monde des gens de bonne volonté, croyants et incroyants et il y a aussi tant d'éminentes personnalités d'autres religions dans le monde qui luttent et partagent ces mêmes valeurs pour la défense de la dignité humaine. Nous devons tous travailler ensemble.

En tant que famille Vincentienne, au nom du Christ et de notre charisme particulier, selon les talents de chacune de nos branches et de chacun d'entre nous, nous avons un devoir d'ingérence dans les sphères qui touchent la vie des pauvres, que ce soit dans la politique économique ou au niveau des problèmes sociaux les plus élémentaires. Nous n'avons pas le droit de rester silencieux. Nous serions complices. Nous devons également nous questionner sur les raisons de la persistance et de l'aggravation de la pauvreté dans la plupart de nos continents. Nous devrions de toutes nos forces nous opposer à la résignation de tout pauvre quel qu'il soit parce que cette résignation est la tentation la plus sournoise à laquelle il succombe, par manque de contact humain, amical et fraternel. C'est ainsi qu'il s'enfoncé encore davantage dans la misère. Nous avons tous dans nos mémoires les recommandations du Pape François qui nous invitent à nous investir dans les périphéries.

Chers frères et sœurs, je crois en effet qu'il est urgent que nous ayons des paroles et des actions constructives, qui dépassent nos missions respectives sur le terrain pour porter haut et fort la bonne nouvelle auprès des consciences des responsables économiques, sociaux et politiques qui menacent, par leur indifférence, inactions et lenteurs, d'énormes catastrophes humaines.

En conclusion, pour travailler ensemble nous devrions nous imprégner de l'amour fraternel du Christ qui a désiré que nous soyons tous des frères et sœurs et que notre amour, notre humilité, notre amitié fraternelle, parlent au monde, et soient le signe d'appartenance à la même famille humaine et spirituelle : celle de St Vincent de Paul.

Ce Saint, qui a déjà 400 ans, était déjà un pionnier révolutionnaire au nom de la justice par le travail et la prière.